

Grecs et Étrusques à Lattes : nouvelles données à partir des fouilles de la Cougourlude

Isabelle Daveau

Ingénieur chargé de recherche, Institut National des Recherches Archéologiques Préventives

Michel Py

Directeur de recherche au CNRS

Résumé

L'habitat du I^{er} âge du Fer au lieu-dit la Cougourlude, en bordure du ruisseau de la Lironde, à 1 km au nord-est du comptoir de *Lattara* (Lattes, Hérault) était connu depuis longtemps à travers divers sondages et découvertes avant de faire l'objet d'une importante opération de fouille préventive par l'INRAP en 2010 sur plus de 25 000 m². Le site a livré les vestiges d'un habitat occupé dès le début du I^{er} âge du Fer et se développant considérablement durant la deuxième moitié du VI^e s. av. n. è. pour être abandonné quelques décennies plus tard, peu après la fondation de *Lattara*. Après la présentation des principales données de la fouille, l'accent est mis dans cet article sur le faciès céramique de la Cougourlude et la caractérisation des apports méditerranéens. Enfin sont interrogés les liens entre la Cougourlude et *Lattara* ainsi que le rôle respectifs des populations locales et des négociants grecs et étrusques.

Mots-clés : Premier âge du Fer, habitat, importations, Cougourlude, Lattara, Grecs, Étrusques

Abstract

The First Iron Age settlement located on La Cougourlude, near the river La Lironde, 1 km in the north-eastern side of the port of trade *Lattara* (Lattes, Hérault) was known for a long time through some digs and discoveries, before it has been excavated by the INRAP in 2010 on more than 25,000 m². The site contained the rest of an important settlement dated from the beginning of the First Iron Age and strongly developed during the second half of the VIth c. BC, before it was given up a few decade later, shortly after the foudation of *Lattara*. After some lines about the main data from the excavation, this paper present in particular the ceramic facies of La Cougourlude and specifically the Mediterranean imports. Finally are questioned the links between La Cougourlude and *Lattara* and also the role of native population on one side and Greek and Etruscan traders on the other side.

Keywords: First Iron Age, settlement, imports, Cougourlude, *Lattara*, Greeks, Etruscans

L'existence d'un habitat du I^{er} âge du Fer au lieu-dit la Cougourlude, en bordure du ruisseau de la Lironde, à 1 km au nord-est du comptoir de *Lattara* (Lattes, Hérault) (**fig. 1**), était connue depuis longtemps à travers divers sondages et découvertes (Py 1988, 109). Depuis 2006, des fouilles préventives ont touché cette zone basse où la Communauté d'Agglomération de Montpellier a entrepris l'aménagement d'un vaste chenal devant servir d'exutoire au fleuve Lez en cas de crues. Une première opération, conduite par Oxford Archéologie dans le secteur du Mas de Causse, a notamment fourni, sous un complexe probablement cultuel d'époque hellénistique et romaine, un intéressant dépôt de 313 disques en bronze à rebord perlé de typologie étrusque (Feugère 2010). Les fouilles réalisées par l'Inrap de juin à septembre 2010 (Daveau 2010a) ont concerné deux secteurs, l'un prolongeant sur 5 000 m² la fouille du Mas de Causse en contrebas de l'ensemble cultuel ; l'autre, à 140 m au nord, couvrant deux hectares sur une bande de 500 m de long sur la rive droite de la Lironde (**fig. 2**). Les deux secteurs ont livré les vestiges d'un habitat occupé dès le début du I^{er} âge du Fer mais se développant considérablement durant la deuxième moitié du VI^e s. av. n. è. pour être abandonné quelques décennies plus tard.

Au carrefour des voies fluviale et terrestre

Le site de La Cougourlude et du Mas de Causse s'étend sur les deux rives d'un ancien cours de La Lironde. Le paléochenal marquait bien plus le paysage que le ruisseau actuel : large de plusieurs dizaines de mètres, il était également beaucoup plus encaissé. Les niveaux de fonctionnement contemporains de l'habitat de l'âge du Fer n'ont pas été atteints dans les sondages opérés jusqu'à 4 m de profondeur. Il est donc difficile de préciser son régime hydrologique ; néanmoins, la tranche d'eau dans le chenal, supérieure à 2 m, permet de supposer qu'il était navigable. Le rivage de l'étang, repoussé progressivement par les alluvions du Lez, se trouvait alors à moins de 200 m au sud du site, offrant un débouché rapide vers la mer.

Un gué existait selon toute vraisemblance entre les deux noyaux d'habitat, emprunté par un axe de circulation dont le tracé est fossilisé par l'actuelle route départementale reliant Lattes à Mauguio. L'ancienneté de cette voie a déjà été vérifiée : à l'ouest elle coïncide avec une importante artère de circulation de la cité de *Lattara* dont l'existence est attestée au moins depuis le II^e s. av. n. è. (Py 1988, p. 115, fig. 28, V2 et V8) ; à l'est, elle structure la nécropole de la fin du VI^e/début V^e s., contemporaine de la Cougourlude, fouillée au quartier de « La Pailletrice »

à Pérols (Daveau 2010b). La suite de cet itinéraire devait longer le rivage des étangs littoraux, desservant les habitats implantés en bordure des lagunes.

C'est sans doute cette position particulière, au point de franchissement d'un cours d'eau par une voie de long parcours, au pied de la butte de Pérols et dans un secteur accessible à partir de l'étang littoral et de la mer, qui a motivé l'implantation en ce lieu d'un important habitat et d'un complexe cultuel.

Les premiers temps de l'habitat

Dans le secteur méridional du Mas de Causse, quelques fosses, un foyer et des trous de poteau signalant un ou plusieurs bâtiments sont attribués au Bronze final IIIb par un mobilier rare et peu typique, dont la datation est précisée par plusieurs datations C¹⁴ centrées sur les X^e-IX^e s. av. n. è. Ces vestiges ténus témoignent d'un petit habitat, occupé sans doute sur une courte durée.

Ces aménagements sont recouverts par plusieurs dizaines de centimètres d'alluvions, déposées par le cours d'eau à l'occasion de ses débordements. Au sommet de cette séquence sont implantés les aménagements du I^{er} âge du Fer, écrêtés par les labours récents. La surface du sol coïncidait à peu de choses près avec l'actuelle, indiquant que les dépôts de crues épargnaient désormais le site.

Dans le courant du VII^e s. av. n. è., de nouvelles installations prennent place à la Cougourlude, à 150 m au nord des vestiges précédents. Intervenant dans un paysage remodelé par les crues, en bordure d'un chenal dont le cours s'est infléchi en direction de l'ouest, cette occupation n'a semble-t-il pas de lien avec la phase précédente. Elle signe en revanche l'origine du village de la Cougourlude. À ses premières heures, l'habitat paraît modeste. Le semis d'aménagements, assez lâche, rassemble des bâtiments à mur de terre sur poteaux de bois, des fosses d'extraction de limon pour la construction, des foyers. Son emprise va progressivement s'étendre le long du cours d'eau, sans changer de morphologie. Durant le VII^e et la première moitié du VI^e s., la Cougourlude ne se distingue guère, par sa forme et ses aménagements, des sites contemporains connus dans les plaines languedociennes, et notamment sur les rives nord de l'étang de Mauguio, à quelques kilomètres à l'est de Lattes (Py 1985). Pourtant dès la première moitié du VI^e s., la proportion des céramiques importées par rapport aux productions locales est sensiblement plus importante que sur les sites voisins et traduit déjà une participation active au sein des réseaux d'échanges méditerranéens. La position géographique de la Cougourlude, à un point de rupture de charge entre transport maritime



Fig. 1. Vue aérienne de Lattes et situation du village du 1er âge du Fer de la Cougourlude par rapport au comptoir de *Lattara* et au gisement de Port Ariane (fond Google Earth™).

et terrestre, au croisement d'un axe de pénétration vers l'arrière-pays et l'*oppidum* de Sextantio (Castelnau-le-Lez) et d'une voie de grande circulation circum-littorale, a sans aucun doute favorisé son développement précoce.

Un essor spectaculaire

Durant la seconde moitié du VI^e s., à partir des années 540-530 av. n. è., La Cougourlude connaît un développement rapide qui s'interrompra brutalement vers 475. Tous les indicateurs témoignent de cet essor. Le village s'agrandit pour couvrir au tournant du siècle une superficie estimée à 17 ha. L'occupation se densifie, le nombre d'aménagements datés du dernier tiers du VI^e s. est multiplié par deux et continue de croître au début du siècle suivant.

Durant cette période, deux imposants fossés traversent le site à 120 m de distance, se raccordant à l'est au paléochenal de la Lironde. Larges de 8 à 12 m et profonds de 3 m sous le niveau de décapage, leur ampleur évoque des ouvrages défensifs. Pourtant ils ne délimitent pas clairement l'habitat, qui s'étend de part et d'autre des deux creusements. Leur rôle pourrait aussi être lié à la

gestion des eaux ou à la régulation des crues. Quoi qu'il en soit, le creusement de tels ouvrages laisse supposer une structure sociale complexe, capable de mobiliser une main-d'œuvre abondante sur des travaux collectifs.

Ces fossés et leurs répliques structurent localement l'habitat, dirigeant l'orientation des bâtiments ou des alignements de foyers situés dans leur voisinage. Aucune organisation à grande échelle qui témoignerait de l'ébauche d'un plan d'urbanisme n'est cependant perceptible. En cela, l'agglomération de la Cougourlude diffère profondément de la ville voisine de *Lattara*, fondée vers 500 av. n. è, ceinte d'une muraille et munie d'îlots d'habitations bâtis en briques sur soubassement de pierres (Janin 2008 ; Py 2009). Les structures identifiées à la Cougourlude correspondent par contre aux types d'aménagements rencontrés contemporanément sur les habitats ruraux et sur les sites de hauteur de la région (Py 1990). Les maisons sont des constructions en terre sur ossature de bois. Il n'en subsiste en général que les substructions – empreintes des poteaux plantés ou tranchées d'implantation des murs en terre. Deux de ces bâtiments, légèrement excavés, ont néanmoins conservé leur sol (**fig. 3**). Le plan des maisons, plusieurs fois rebâties au même emplacement, est difficilement

restituables ; la plupart semblent avoir une, voire deux extrémités en abside. En complément des bâtiments, des silos enterrés (**fig. 4**) et des caves sont destinés au stockage. De nombreuses structures de combustion, de morphologie et d'usage variés, sont recensées : foyers lenticulaires, foyers construits, four excavé, four à sole perforée, foyers à pierres chauffantes... Enfin, d'innombrables fosses restent sans interprétation arrêtée.

Les matériaux rejetés dans les dépotoirs nous renseignent sur les activités pratiquées et les modes de consommation. Les premières études carpologiques réalisées par Isabel Figueiral (Inrap) et Laurent Bouby (CNRS) montrent sans surprise la prépondérance de l'orge vêtue, qui constitue la principale céréale cultivée au I^{er} âge du Fer, suivie du blé amidonnier. La présence de pépins de raisins correspondant au morphotype domestique pourrait signaler une culture locale de la vigne dès la fin du VI^e s. av. n. è. Il s'agirait d'une des plus anciennes attestations en Gaule (Py 2001). L'élevage constituait une part importante de l'économie du site. Les bovins figurent au premier rang des espèces consommées, selon Isabelle Rodet-Belarbi (Inrap). Outre la viande, ils procuraient laitages, peaux et force de travail. Les basses terres hydromorphes de la vallée du Lez, peu propices à la céréaliculture antique, fournissaient en revanche de gras pâturages. La proximité des étangs laisse envisager la production de sel et l'exportation de viande sous forme de salaisons. En plus des activités domestiques et agricoles, l'artisanat était pratiqué. Des scories et culots de forge, découverts en divers points du site, témoignent du travail du fer. Coulures et chutes de plomb et de bronze signalent le traitement des alliages. Aucun aménagement n'est cependant clairement associé à la métallurgie. Dans le secteur du Mas de Causse, au sud, un four à alandier et sole suspendue évoque les fours de potiers contemporains rencontrés par exemple à Aspiran (Pezin 2004).

Les productions agricoles et artisanales ont pu être échangées avec profit. La forte proportion de mobilier méditerranéen au sein des dépotoirs et sur le sol des habitations (*infra*) traduit une participation active aux réseaux commerciaux. Si, dans sa forme, l'habitat ne présente pas de caractère ostentatoire, les biens de consommations traduisent une certaine prospérité. Le nombre élevé d'amphores, par exemple, atteste une consommation importante de vin, boisson de prix en comparaison de la bière locale. La découverte de quelques objets de prestige (vaisselle métallique, récipient en verre moulé provenant de Chypre) témoigne également, si l'on se réfère aux nécropoles, du statut social élevé de leur propriétaire. Dès avant la fondation de *Lattara*, la Cougourlude a dû constituer une place d'échange, un premier site portuaire, accueillant les marchandises méditerranéennes et offrant un débouché aux productions indigènes.

Le faciès céramique de la Cougourlude : caractérisation des apports méditerranéens

Les fouilles de La Cougourlude et du Mas de Causse ont fourni un lot considérable de céramiques d'époque protohistorique (plus de 75 000 tessons). Ces documents couvrant quelque quatre siècles se répartissent en sept phases, mais de manière très inégale, puisque la plupart se concentrent dans un demi-siècle environ (vers 530-475 av. n. è.) et plus de la moitié dans un seul tiers de siècle (vers 510-475).

Les *deux premières phases* livrent uniquement de la céramique non tournée de fabrication locale. Aux rares témoins du Bronze final dont on a parlé ci-dessus (phase 1) succède un lot de céramiques plus fourni attribuable au début de l'âge du Fer, provenant principalement de fosses (phase 2). Les points de découverte sont dès lors dispersés sur la totalité du gisement, aussi bien sur la rive droite de la Lironde (La Cougourlude) que sur la rive gauche (Mas de Causse), sans véritable concentration (**fig. 6**, n°2). Les formes et les décors de vases (incisions simples et excisions) participent du faciès « suspendien » du Languedoc oriental. L'absence de tout vase tourné d'importation dans ce lot incite à le placer dans la phase ancienne de ce faciès, couvrant en gros le VII^e s. av. n. è. Un hiatus d'environ un siècle pourrait donc séparer cette phase de la précédente. Les comparaisons les plus proches se trouvent à Lattes même, sur le gisement de Port Ariane (Py 2007), et plus haut dans la vallée du Lez sur celui du Lycée Technique de Montpellier (Prades 1966).

On range dans une *troisième phase* les structures contenant les plus anciennes céramiques d'importation méditerranéenne, presque toutes d'origine étrusque : amphores de type 1, 3A et 3B, canthares en *bucchero nero* et rares tessons attribuables à des productions italo-corinthiennes. Les importations grecques sont encore ponctuelles (1 anse d'amphore magno-grecque, 1 fragment d'amphore de Clazomènes). Les fosses, silos et trous de poteaux de cette phase sont peu nombreux (une trentaine) et regroupés sur la rive droite de la Lironde, au sud du secteur de La Cougourlude (**fig. 6**, n°3). Les proportions relatives des variantes d'amphores étrusques (1/2, 3A, 3B), proches de celles de la phase I récent de l'*oppidum* de La Liquière, et la typologie des céramiques non tournées orientent la datation vers les premières décennies du VI^e s. av. n. è.

La *quatrième phase* regroupe les structures attribuables au plein VI^e s. (entre 570 et 540/530 environ). Celles-ci, deux fois plus nombreuses que précédemment (une soixantaine, mais sur un laps de temps certainement plus long) se distribuent sur l'ensemble du secteur de La Cougourlude, en rive droite de la Lironde (**fig. 6**, n°4).

Les céramiques non tournées locales gardent un faciès suspendien typique, notamment du fait de la présence de formes dans la tradition du VII^e s. (par exemple les urnes à grand col ou les coupelles à fond ombiliqué), voire même du Bronze final (par exemple les couvercles à bord facetté). Le pourcentage d'urnes sans col, qui reste élevé, constitue également un lien fort avec les périodes précédentes. Ce qui distingue cette époque, c'est la nette croissance des importations méditerranéennes, que ce soit les amphores (26 % des tessons) ou la vaisselle tournée (15 %). Au sein de la vaisselle, les importations lointaines (vases attiques, coupes « ioniennes », canthares en bucchero étrusque) sont particulièrement rares (0,5 % de la vaisselle en usage) ; ce qui domine désormais, ce sont les céramiques grecques d'Occident : claire massaliète (4 %) et surtout grise monochrome (16 %). Les amphores sont plus diversifiées qu'à la phase précédente : les exemplaires étrusques dominent toujours (69 % des amphores) ; la forme 1/2 est en net retrait, la plupart (96 %) se rattachant aux types 3A et 3B. Le développement des importations d'amphores grecques concerne principalement deux groupes d'origine magno-grecque : d'une part les amphores « de type corinthien B ancien » (A-MGR 1), produites sans doute à Sybaris (Sourisseau 2011, p.204) ; d'autre part les amphores naguère dénommées « ionio-massaliètes » (A-MGR 2), provenant de diverses zones de la Grande Grèce (Campanie, Calabre, Sicile) (*ibid.* p.206 *sqq.*). Ces catégories représentent 25 % des tessons d'amphores de l'époque.

Les contextes de la *cinquième phase* (**fig. 5**) se caractérisent par la présence régulière d'amphores massaliètes non micacées et en regard par l'absence d'exemplaires micacés. Si l'on se réfère aux datations actuellement admises pour l'apparition de ces catégories d'amphores (Sourisseau 1997, p.28-29), on peut situer cet ensemble entre 540/530 et 510 av. n. è., chronologie que confirment des céramiques attiques à figures noires des années 540-510 (amphore à décor de rosettes incisées sur le bord dans le style d'Andokides, coupes « des petits maîtres », coupes de type A). Les restes de cette époque sont nettement plus abondants qu'auparavant (279 structures livrant 13316 tessons de vases) et occupent désormais toute la surface fouillée, sur les deux rives de la Lironde (**fig. 6**, n°5), mettant en évidence une première phase de densification de l'habitat. Le faciès culturel local tel qu'en témoigne la céramique non tournée se place clairement dans la continuité des phases précédentes, même si l'on note une disparition progressive des caractères les plus spécifiques du Suspendien et une tendance à une simplification des formes. Ce qui caractérise le plus cette phase, c'est la croissance du nombre de vases montés au tour dont la fréquence au sein de la vaisselle (36 % des tessons) est presque doublée.

Cette croissance est principalement due au développement de l'usage de vases gris monochromes, dont les formes (et probablement les origines) se diversifient. Bien qu'encore peu répandue, la céramique attique participe à ce développement, avec certes peu de belles pièces à figures noires, peut-être réservées à une frange réduite de la société, mais un nombre notable de coupes à vernis noir (principalement de type C), qu'accompagne un lot équivalent de coupes « ioniennes » B2. Les importations amphoriques sont également en nette croissance, leurs restes atteignant 36 % des tessons de la phase. Parmi elles, les amphores étrusques sont en net retrait, passant de 69 à 27 % des tessons d'amphores, et leur typologie change avec une raréfaction des types archaïques (1/2, 3A, 3B) au profit de types nouveaux (3C, 4 et 5). Ce sont les amphores massaliètes qui, dès leur apparition, prennent la première place sur le marché (56 % des tessons), suivies de loin par les autres amphores grecques – de Grande Grèce (9,4 %), de Clazomènes ou de Lesbos (4,4 %) –, tandis que les importations du monde ibérique (2,6 %) ou punique (0,2 %) restent ponctuelles.

La *sixième phase*, que l'on date entre 510 et 475 environ av. n. è., correspond à l'extension et à la densité maximales de l'habitat : elle est représentée par 294 structures réparties sur les deux rives de la Lironde (**fig. 6**, n°6) et par près de 50 000 tessons représentant plusieurs milliers de vases (**fig. 7**). La céramique non tournée, qui constitue toujours les deux tiers de la vaisselle en usage, témoigne d'une réelle continuité avec la phase antérieure, les mêmes formes et les mêmes décors s'y retrouvant dans des proportions proches. Le goût pour les céramiques grises monochromes (26 % des tessons de vaisselle) se confirme, avec un panel de formes varié au sein duquel dominent les coupes carénées souvent ornées d'ondes incisées. Les céramiques à pâte claire massaliètes, bien qu'en progrès (9 % des tessons de vaisselle contre 6 % à la phase précédente) restent minoritaires : il s'agit principalement de coupes d'imitation B2, de cruches et de cratères à colonnettes. Les importations lointaines sont représentées par la céramique attique (2,5 % des tessons de vaisselle) et encore par quelques coupes « ioniennes » B2 de fabrication probablement magno-grecque. L'attique à figures noires compte une quarantaine de vases aux formes diverses : amphores, coupes des petits maîtres, coupe de Droop, coupe de Cassel, coupes plates souvent à bandes florales, coupes de type A, skyphos à pied bas, skyphoi mastoïdes. À leur côté, on compte une centaine de vases à vernis noirs parmi lesquels principalement des coupes de type C à lèvres incurvées ou continues. Sauf ponctuellement, la vaisselle étrusque est rare. Les importations d'amphore progressent encore, atteignant 51 % des tessons recueillis. Parmi eux, on note 41 % de fragments



Fig. 2. Photographie aérienne des fouilles de La Cougourlude en rive droite de la Lironde (photo Cl. O'Sughrue).

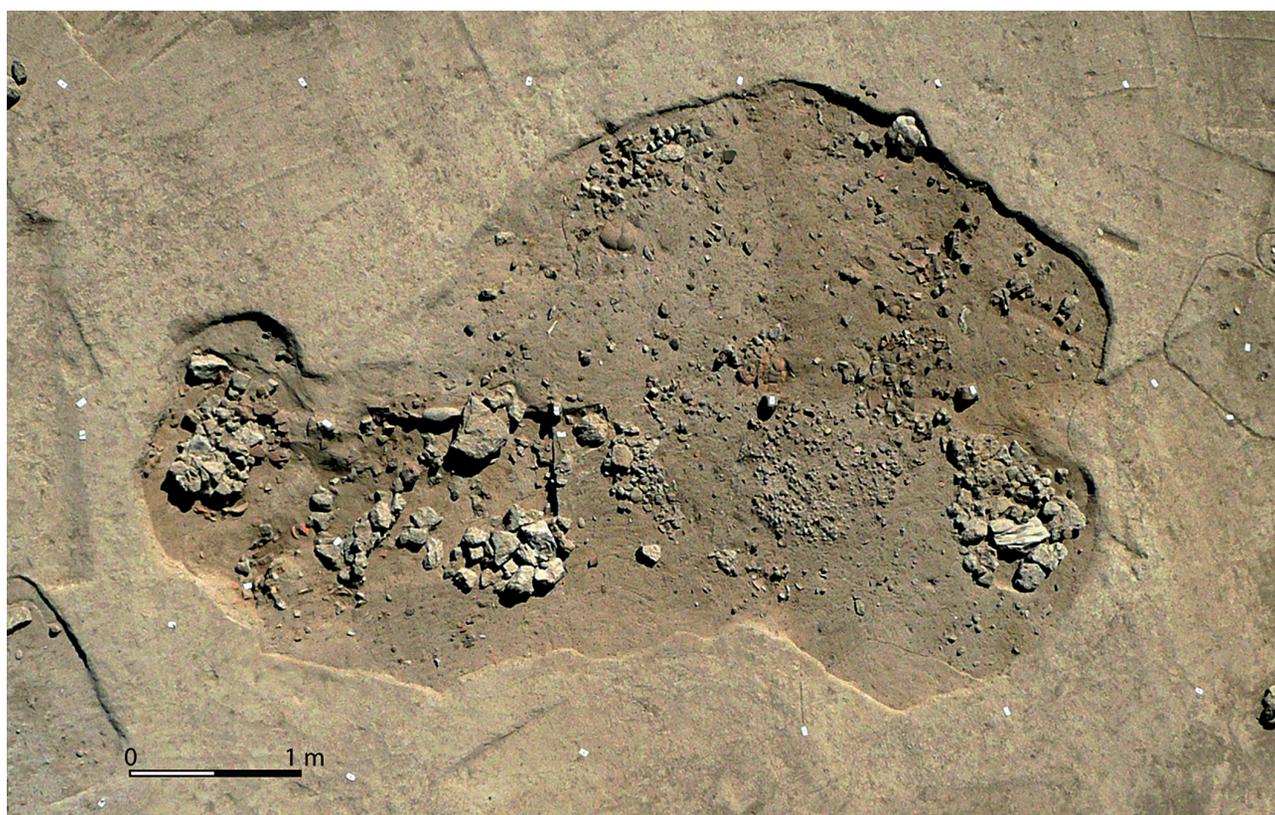


Fig. 3. Vue aérienne verticale d'une des cabanes excavées de la fin du VI^e s. av. n. è. fouillée en bordure d'un des fossés traversant le village de La Cougourlude (photo N. Chardenon).



Fig. 4. Silo du début du V^e s. av. n. è. de La Cougourlude, rempli d'amphores massaliètes et étrusques (photo David Tosna).

d'origine étrusque, ce qui est nettement plus qu'à la phase précédente : il s'agit désormais presque exclusivement de formes récentes, de type 4, 3C et 5 dans l'ordre décroissant de fréquence. Cependant les amphores de Marseille restent majoritaires (51 % des tessons d'amphores), avec un tiers d'exemplaires non micacés et deux tiers de micacés, tous de forme 1. Les amphores magno-grecques sont encore présentes (5 %), les autres amphores grecques sont rares (0,5 %) et principalement originaires de Clazomènes.

La septième phase, datable du deuxième quart du V^e s. av. n. è., n'est attestée que par une vingtaine de structures, toutes situées en rive gauche de la Lironde dans le secteur du Mas de Causse (fig. 6, n°7). Aucun document protohistorique postérieur à 475 n'apparaît plus en rive droite, ce qui montre que le vaste village qui s'était progressivement développé en ce lieu est totalement abandonné aux environs de cette date. Le faciès de cette phase se caractérise par une céramique non tournée toujours très présente (69 % des tessons de vaisselle), une nette progression des céramiques à pâte claire massaliètes (23 %) et par contre un fort retrait des vases gris monochromes (qui passent de 25 à 3 % des tessons de vaisselle) et attiques (passant de 2,5 à 0,5 %). Les apports amphoriques, qui restent conséquents (40 % du total des tessons), évoluent également : les importations magno-grecques ne sont quasiment plus attestées, les amphores étrusques tombent à un taux très bas (8 % des tessons d'amphore). Ce sont les amphores massaliètes à pâte micacée qui constituent dès lors l'essentiel (89 % des tessons d'amphore), selon une tendance qui s'affirmera ensuite durant plusieurs siècles dans le comptoir de *Lattara*.

La Cougourlude et Lattara : questions ouvertes

L'intérêt du gisement de La Cougourlude réside non seulement dans le fait qu'il s'agit de l'un des plus vastes habitats du I^{er} âge du Fer fouillés dans le Midi de la France, mais également dans ses relations avec le comptoir voisin de *Lattara* dont il illustre en quelque sorte la préhistoire.

Du Bronze final au milieu du VI^e s. av. n. è., cet habitat ne se distingue guère de ceux connus sur la rive nord de l'étang de Mauguio : il s'agit de villages de petite taille dont l'occupation n'est pas forcément continue, installés au débouché de cours d'eau dans un étang littoral alors plus vaste qu'aujourd'hui, vivant d'agriculture, d'élevage et de pêche sur un territoire relativement ouvert, et entretenant des liens étroits avec l'arrière-pays immédiat. L'insertion de ces villages dans un réseau d'échanges élargi à partir du début du VI^e s., suite au développement du commerce maritime (ici essentiellement étrusque et grec) ne semble pas avoir changé radicalement le mode de vie de leurs habitants, foncièrement attachés à des pratiques traditionnelles.

Pour autant, l'examen des proportions d'achats extérieurs dans les deux premiers tiers du VI^e s., de deux à quatre fois supérieures à la Cougourlude par rapport à ce que l'on observe sur les autres gisements régionaux, suggère que ce site joua dès cette époque un rôle de débarcadère privilégié pour le commerce méditerranéen, annonçant en quelque sorte celui de *Lattara*.

Cette forte attraction du delta du Lez, à laquelle la présence de l'*oppidum* de Sextantio à 7 km au nord ne fut certainement pas étrangère, se confirme à partir de 540/530 lorsque la surface et la densité d'occupation de l'agglomération s'accroissent brusquement. La rapidité de cette expansion ne peut pas s'expliquer par une croissance démographique naturelle. Le site a manifestement bénéficié à cette période d'un apport de population. Il est tentant de mettre en relation cet épisode avec l'abandon à cette époque des sites lagunaires précédemment établis sur les rivages de l'étang de Mauguio (Py 1985).

Ce regroupement n'est certainement pas sans rapport avec le dynamisme des échanges pratiqués sur le site, déjà sensible dans les années antérieures ; mais en même temps, cette expansion démographique offre les conditions d'une nouvelle croissance des importations dans lesquelles, à côté des Étrusques toujours actifs, Marseille prend à l'évidence une part de plus en plus importante. Sur ce point, le gisement de la Cougourlude offre des données et une chronologie tout à fait compatibles avec ce que l'on observe très généralement en Gaule méditerranéenne, où, d'Agde à Antibes, Marseille prend progressivement le contrôle des voies et des transactions maritimes.

Cette « normalité », en quelque sorte, des données fournies par les fouilles de la Cougourlude permet de

réexaminer les circonstances de la fondation du comptoir de *Lattara* sur des bases nouvelles. L'absence jusqu'ici sur le territoire de Lattes de gisements de la deuxième moitié du VI^e s. avait laissé place à l'hypothèse d'un *continuum* étrusque : d'un côté, il y avait les gisements lagunaires établis sur les rivages de l'étang de Mauguio qui, de la fin du VII^e au milieu du VI^e s., livraient une écrasante majorité d'importations étrusques ; de l'autre côté, il y avait *Lattara*, où s'affirmait à mesure des fouilles l'évidence d'une présence étrusque au début du V^e s. (Py 1995). D'où l'idée que cette installation aux origines de la ville pouvait résulter d'une activité tyrrhénienne ancienne et continue sur cette portion du littoral gaulois, sorte de zone commerciale sinon réservée, du moins préférentielle, s'insérant entre celles que Marseille consolidait contemporanément à l'ouest dans la vallée de l'Hérault et à l'est dans la basse vallée du Rhône.

L'analyse des céramiques recueillies à La Cougourlude permet de rejeter définitivement cette vision des choses en reflétant, ici comme ailleurs en Gaule méridionale, la montée en puissance de l'*emporion* massaliète au cours de la deuxième moitié du VI^e s. À cette époque, les importations grecques produites ou relayées par Marseille, en forte croissance, s'ajoutent à une diffusion relativement constante de produits étrusques, qui, les échanges s'amplifiant, passent d'une position majoritaire à une position minoritaire sans changer radicalement de volume : c'est ce qu'indique clairement la calibration des apports amphoriques par rapport au volume de vaisselle consommée.

Une même prééminence des apports massaliètes sur les apports étrusques se confirme également au premier quart du V^e s., à l'époque où des Étrusques sont installés dans *Lattara*, même si l'activité de ces derniers est perceptible dans l'évolution des importations amphoriques qui témoignent d'une recrudescence ponctuelle des taux d'amphores étrusques dans le premier quart du V^e s. (*supra*). De cette constatation naissent plusieurs questions nouvelles : où débarquaient les produits massaliètes et leur accompagnement ? Qui les réceptionnaient, du moment que l'on sait que ce ne sont pas les Étrusques établis près du port de *Lattara*, dont les entrepôts ne contiennent (à une exception près) que des amphores étrusques ?

De toutes les hypothèses qui se présentent à l'esprit, la plus probable est certainement celle envisageant que *Lattara* ne fût pas à ses débuts un comptoir fondé et occupé par les seuls Étrusques à leur seul profit, mais un *emporion* indigène accueillant plusieurs communautés étrangères s'occupant de commerce, à l'instar de la plupart des *emporion* méditerranéens ; et que parmi ces communautés figuraient non seulement des Étrusques, mais aussi probablement des Massaliètes. Les fouilles de *Lattara*, qui n'ont concerné jusqu'à présent que 0,5 % de

la surface des niveaux de fondation du site *intra muros*, et bien moins encore si l'on compte les quartiers suburbains, laissent en fait une large place à une telle possibilité.

Le rôle des Indigènes

Ici comme ailleurs, l'augmentation très significative du volume des échanges au cours du VI^e s. dut avoir un impact sur l'évolution de la société indigène. D'un point de vue général, les données disponibles à la Cougourlude ne témoignent pas d'une répartition telle qu'on puisse en déduire que ces importations étaient réservées à une frange privilégiée de la société locale : dès le milieu du VI^e s. en effet, les amphores à vin sont partout en grand nombre, et la vaisselle tournée fort répandue, à tel point qu'on peut parler d'une consommation générale, voire même populaire. Si nous avons supposé ci-dessus que tel ou tel vase attique à figures noires de qualité pouvait avoir été réservé à une élite, de quelle nature qu'elle soit, cela ne reste qu'une supposition : car la répartition des fragments d'attique à figures noires sur le site est fort diffuse, de même que celle des fragments d'attique à vernis noir, les seules concentrations visibles correspondant aux plus grosses structures. Il n'y a pas en vérité dans les cartes de répartition de quoi repérer l'existence d'une aristocratie. Les rapports des dirigeants avec le commerce dont témoignent les céramiques devaient se situer à un autre niveau que l'accumulation de biens de prestige : notamment dans le contrôle des échanges, à travers les autorisations de commercer données aux étrangers, ou encore à travers les processus de redistribution des biens importés qui pouvaient servir à conforter leur pouvoir et à maintenir la cohésion sociale.

Il n'est d'ailleurs pas impossible que cette classe dirigeante, celle à laquelle profitaient « politiquement » les échanges à travers ces processus, ait résidé ailleurs : on pense évidemment dans cette perspective à l'*oppidum* de Sextantio, agglomération probablement plus importante que ne le laissent voir les recherches ponctuelles et désordonnées du siècle dernier (Vial 2003, 134-152), qui a livré – comme Nîmes et son voisinage – de la statuaire du I^{er} âge du Fer (Py 2011, 34-38) et qui put constituer la « place centrale » contrôlant le site d'interface de la Cougourlude. Il faut cependant garder à l'esprit que moins de 20 % de la surface estimée du site a été explorée et que d'autres secteurs pouvaient comporter des aménagements plus ostentatoires.

Quoi qu'il en soit, ces élites jouèrent certainement un rôle direct dans la fondation de l'*emporion* de *Lattara* aux alentours de 500 av. n. è. Des relations suivies avec les négociants étrusques puis massaliètes durant plusieurs générations, une demande croissante de produits méditerranéens, une habitude de consommation créant une

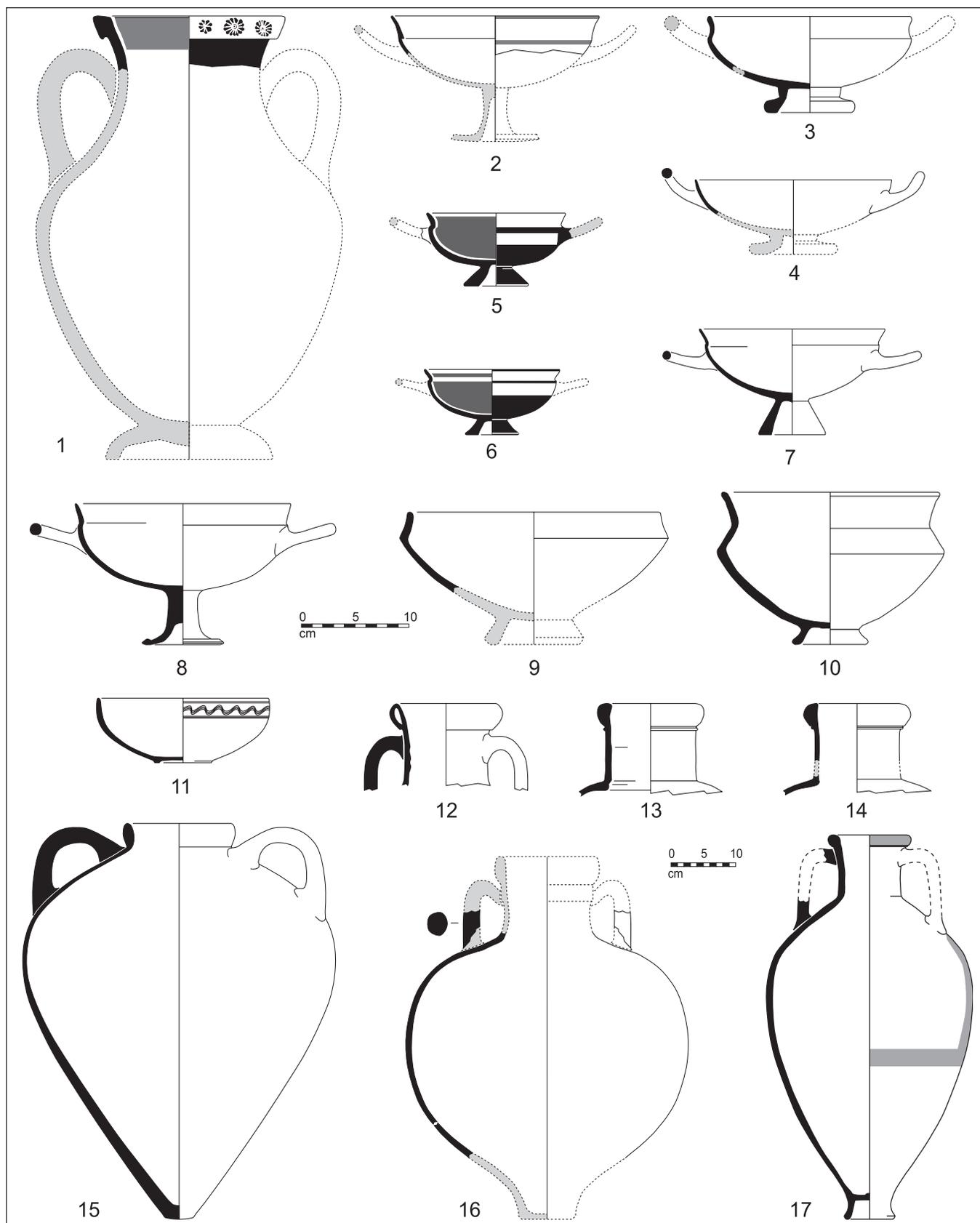


Fig. 5. Exemples de mobiliers d'importation de la phase 5 de La Cougourlude (vers 540/530-510 av. n. è.). 1-2 : attique à figures noires ; 3-4 : attique à vernis noir ; 5-6 : coupes "ioniennes" B2 ; 7 : céramique à pâte claire massaliète ; 8-11 : céramique grise monochrome ; 12-14 : amphores massaliètes non micacées ; 15 : amphore étrusque 4 ; 16 : amphore magno-grecque ; 17 : amphore de Clazomènes.

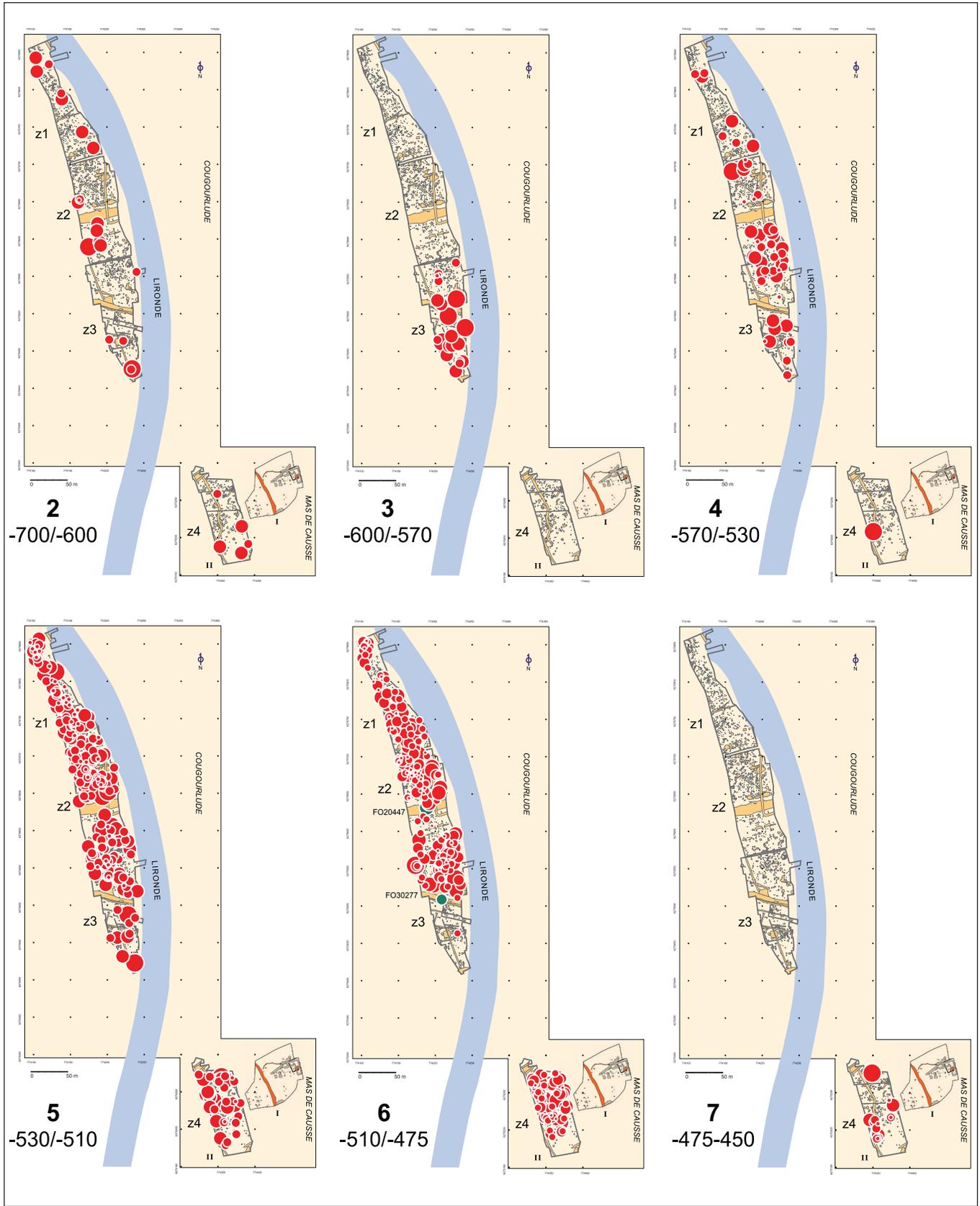


Fig. 6. Évolution de l'implantation l'habitat de La Cougourlude au cours des différentes phases de l'occupation du 1^{er} âge de Fer, d'après les structures datées par le mobilier. Les cercles sont proportionnels dans chaque phase au nombre d'artefacts livrés par les structures.

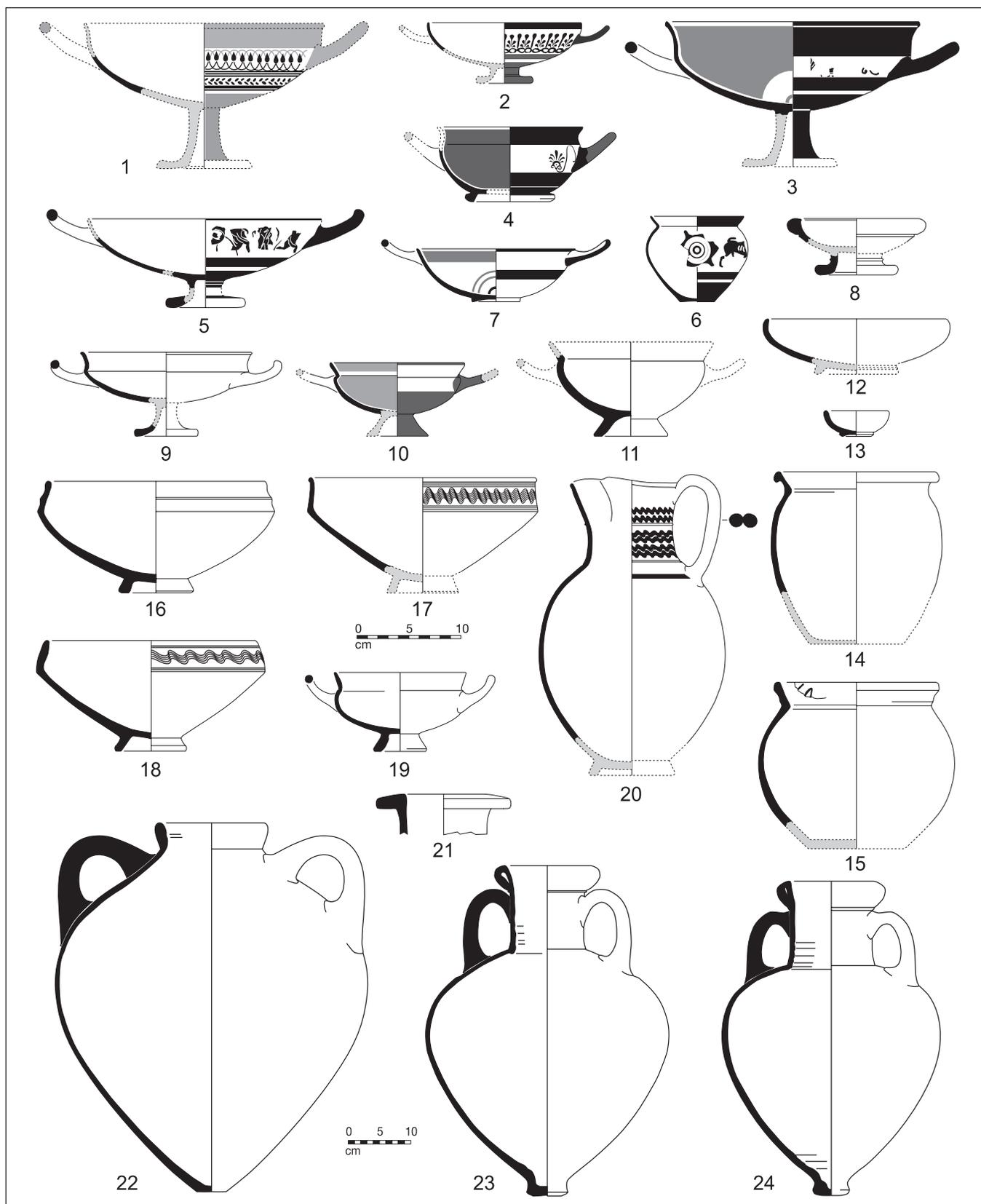


Fig. 7. Exemples de mobiliers d'importation de la phase 6 de La Cougourlude (vers 510-475 av. n. è.). 1-6 : attique à figures noires ; 7-9 : attique à vernis noir ; 10 : coupe "ionienne" B2 ; 11 : céramique à pâte claire massaliète ; 12-13 : bucchero nero étrusque ; 14-15 : céramique commune étrusque ; 16-20 : céramique grise monochrome ; 21 : amphore corinthienne A ; 22 : amphore étrusque 4 ; 23-24 : amphores massaliètes micacées de forme 1.

forme de dépendance, ont pu faire naître à terme chez les dirigeants locaux (qui d'une manière ou d'une autre, nous l'avons dit, devaient gérer ces relations) le projet d'améliorer les conditions de ce négoce, de les renforcer structurellement, de les stabiliser dans le temps : et ce projet, on l'aura compris, c'est la création de l'*emporion* de *Lattara*. Que l'idée soit venue des Indigènes ou qu'elle ait été suggérée par leurs partenaires méditerranéens importe peu : de toute manière, une telle réalisation n'aurait pu se faire sans les occupants de ce territoire, sans l'accord de leurs dirigeants, et même, si l'on en juge par l'importance des travaux présidant à la création du nouveau comptoir et de sa fortification (Py 2009, 25-37), sans le concours actif de la population locale qui seule pouvait fournir les bras nécessaires. C'est à travers un tel processus, dont les fouilles du grand village de La Cougourlude permettent de comprendre l'initialisation, que peuvent s'expliquer les caractères particuliers de l'agglomération fortifiée qui lui succède, à la fois indigène par bien des aspects et révélant des influences méditerranéennes sur plusieurs points.

Le processus d'abandon de La Cougourlude

Le passage d'un site à l'autre et la désertion de l'agglomération de la Cougourlude méritent également une attention particulière. Bien que la mise en phase des données laisse l'impression d'un abandon soudain de la majeure partie du village vers 475, il faut sans doute imaginer un processus progressif de transfert de population au cours du premier quart du V^e s., non seulement vers *Lattara intra muros*, où des indigènes ont pu s'installer dès l'origine, mais également vers la zone suburbaine s'étendant le long du Lez au nord du rempart, où plusieurs sondages ont montré l'existence d'une occupation tout aussi ancienne sur une surface considérable (Py 2009, 79-81). La précocité de cette banlieue nord de *Lattara*, démontrée par le sondage 25 d'H. Prades (Py 1988, 91-93), et son extension sur plusieurs hectares, témoignent de l'attraction que le nouveau port put avoir pour les populations voisines dès sa création.

Le départ des Étrusques de *Lattara* aux alentours de 475, apparemment brutal puisque marqué par de très nettes traces d'incendie tant dans le sondage 3 d'Henri Prades que dans la zone 27 des fouilles programmées, voit l'achèvement de ce processus. Au-dessus des ruines des entrepôts dévastés, ce sont, pour un temps, des maisons de type traditionnel qui s'installent, soit en torchis sur poteaux porteurs (zone 27), soit en bauge sur solin de pierres (zone 1), tandis que le mobilier présente un faciès majoritairement indigène, avec des échanges désormais majoritairement massaliètes (Py 2009, 65-69). La chronologie et la nature de ces observations invitent évidemment

à y voir un rapport avec la fin de l'occupation de l'agglomération précédemment établie au bord de la Lironde.

Quant à la prolongation de l'occupation du secteur du Mas de Causse sur la rive droite, on considérera qu'elle est liée d'une manière ou d'une autre à l'existence sur le versant du relief voisin, dès cette époque et peut-être antérieurement, d'un sanctuaire – ou du moins d'un espace rituel – qui perdurera jusqu'à l'époque romaine (Newman 2008).

Bibliographie

- Daveau 2010a** : DAVEAU (I.) – Lattes, La Cougourlude et Mas de Causse 2, *Bilan Scientifique de la région Languedoc-Roussillon*, Ministère de la Culture, 2010, p. 125-129.
- Daveau 2010b** : DAVEAU (I.), DEDET (B.) – Découverte d'enclos funéraires des environs de 500 avant J.-C. dans la plaine littorale languedocienne à Pérols (Hérault). In : *Gestes funéraires en Gaule au Second Age du fer, Actes du XXXIII^e colloque international de l'AFEAF*, 2010, p. 297-302.
- Feugère 2010** : FEUGÈRE (M.), NEWMAN (Ch.) – Mobilier votif du Mas de Causse. In : Pernet (L.) et Py (M.) dir., *Les objets racontent Lattara*, Paris, Errance, 2010, p. 30-31.
- Janin 2008** : JANIN (Th.), PY (M.) (Dir.) – *Lattara*, Lattes, Hérault, nouveaux acquis, nouvelles questions sur une ville portuaire protohistorique et romaine, *Gallia*, 65, 2008, p. 5-230.
- Newman 2008** : NEWMAN (Ch.) – Lattes, Mas de Causse I, *Bilan scientifique de la région Languedoc-Roussillon*, Paris, Ministère de la Culture, 2008, p. 133-134.
- Pezin 2004** : PEZIN (A.) – Les fours de potier du Mas de Pascal a Aspiran (Hérault). In : Demoule (J.-P.) dir., *La France archéologique, 20 ans d'aménagements et de découvertes*, Paris, 2004, p. 115.
- Prades 1966** : PRADES (H.), BELORGEOT (M.), CRASSOUS (J.) – Les découvertes hallstattiennes du Lycée Technique de Montpellier, *Ogam*, 18, 1966, p. 445-453.
- Py 1985** : PY (M.) – Les gisements lagunaires au premier âge du Fer. In : *L'occupation des rivages de l'étang de Mauguio, Hérault, au Bronze final et au I^{er} âge du Fer, III, synthèses et annexes*, éd. ARALO, Cahier n°13, Caveirac, 1985, p. 47-84.
- Py 1988** : PY (M.) – Sondages dans l'habitat antique de Lattes : les fouilles d'Henri Prades et du Groupe Archéologique Painlevé (1963-1985), *Lattara 1*, Lattes, 1988, p. 65-146.
- Py 1990** : PY (M.) – Culture, économie et société protohistoriques dans la région nimoise, Collection de l'École Française de Rome, 131, Rome-Paris, 1990, 2 vol, 958 p.
- Py 1995** : PY (M.) – Les Étrusques, les Grecs et la fondation de Lattes. In : *Sur les pas des Grecs en Occident, Hommages à André Nickels*, Études Massaliètes, 4, 1995, p. 261-276.
- Py 2001** : PY (M.), BUXÓ (R.) – La viticulture en Gaule à l'âge du Fer, *Gallia*, 58, 2001, p. 29-43.
- Py 2007** : PY (M.) – La céramique du I^{er} âge du Fer de Port Ariane (VII^e s. av. n. è.). In : Daveau (I.) dir., *Port-Ariane, Lattes, Hérault, Construction deltaïque et utilisation d'une zone humide lors des six derniers millénaires*, *Lattara 20*, Lattes, 2007, p. 405-420.
- Py 2009** : PY (M.) – *Lattara (Lattes, Hérault), comptoir gaulois méditerranéen entre Étrusques, Grecs et Romains*, Éditions Errance, Paris, 2009, 348 p.
- Py 2011** : PY (M.) – *La sculpture gauloise méridionale*, éditions Errance, Paris, 2011, 200 p.
- Sourisseau 1997** : SOURISSEAU (J. Chr.) – *Recherches sur les amphores de Provence et de la basse vallée du Rhône aux époques archaïque et classique (fin VII^e-début IV^e s. av. J.-C.)*, Thèse de doctorat, Aix-Marseille I, 1997, 3 tomes.
- Sourisseau 2011** : SOURISSEAU (J.-Chr.) – La diffusion des vins grecs d'Occident du VIII^e au IV^e s. av. J.-C. : sources écrites et documents archéologiques. In : *La vigna di Dioniso, Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia*, Tarente, 2011, p. 143-252.
- Vial 2003** : VIAL (J.) – *Carte archéologique de la Gaule, 34/3, le Montpelliérais*, Paris, 2003, 479 p.